

NOUVEAUX

LITTÉRAIRE

les samedis

NÉANT DE LA VIE ÉGOÏSTE

Les classes dominantes d'aujourd'hui sont empêchées de voir combien les formes existantes de la subordination de classe à classe tournent à leur propre désavantage, et combien celles qui les représenteront dans l'avenir pourront se trouver plus heureuses dans des positions sociales moins prééminentes. Bien qu'elles reconnaissent à l'occasion que leur suprématie entraîne indirectement certains maux, elles ne voient pas que par accumulation ces maux constituent une pénalité attirée par leur suprématie. Tout en répétant la réflexion banale que le bonheur ne s'achète pas, elles n'en tirent pas la conclusion qu'un système qui les déçoit ainsi doit être fautif. Vous entendez avouer de temps à autre qu'une grande fortune est un pesant fardeau ; la vie d'un pair riche finit, dit-on, par ressembler, grâce à la quantité des affaires, à celle d'un attorney. Tous les plaisirs inventés par ceux à qui de vastes revenus et de nombreuses propriétés permettent de multiplier les sources de jouissances aboutissent en dernier résultat à des charges et à des chances de contrariétés de plus. Ajoutez aux franches confessions les aveux faciles ; vous trouverez en fin de compte qu'à part ces anxiétés et ces ennuis, la vie donnée par les richesses et les honneurs n'a pas de quoi satisfaire — le dedans diffère ici immensément du dehors. Dans les moments d'abandon, ceux-ci se plaignent « d'être condamnés à tourner la meule sociale » et ils se croient néanmoins obligés d'entretenir son monotone mouvement. Ainsi que chacun peut le voir, la vie fashionable se

passé, non pas à être heureux, mais à faire semblant d'être heureux. Ceux qui mènent cette vie n'en tirent pourtant pas la conclusion évidente.

Pour le spectateur désintéressé, il est visible que les avantages procurés aux classes régulières d'aujourd'hui par la forme actuelle d'organisation sociale sont pleins d'inconvénients déguisés, et que la fortune exagérée permettant de vivre dans l'oisiveté donne tout le contraire des satisfactions qu'on en attendait. Exactement comme les mesures de sûreté des temps féodaux étaient l'accompagnement d'un état social donnant plus que l'équivalence en danger, de même les trop grandes facilités de plaisir des riches sont l'accompagnement d'un état social donnant le contrepois en ennuis. Les jouissances obtenues par ceux qui font de la recherche du plaisir une affaire se réduisent au minimum, tandis que la peine, la fatigue, la contrariété, la jalousie, le désappointement montent au maximum.

Toute personne qui étudiera le côté psychologique de la question verra que c'est là un résultat inévitable.

La vie de l'homme de plaisir est une vie manquée, par la raison qu'elle laisse oisifs des côtés entiers de la nature humaine : elle néglige les satisfactions que procure l'activité fructueuse et il y manque la sérénité que donne la conscience des services rendus. Les jouissances égoïstes poursuivies sans relâche blasent, parce que la satisfaction de nos appétits ne suffit pas, à beaucoup près, à occuper tout le temps où nous ne dormons pas, et nous laisse des heures vides, ou gaspillées dans la recherche du plaisir après que le désir a cessé. Les jouissances égoïstes blasent aussi par l'absence du contraste violent naissant de ce qu'une moitié de la vie est donnée au travail ; les causes négatives de mécontentement viennent s'ajouter à la cause positive indiquée — l'absence de la satisfaction due aux succès dans le travail. Une des jouissances les plus solides et les plus durables est celle que procure le sentiment de la valeur personnelle s'affirmant sans cesse à la conscience par une activité efficace ; et c'est en partie parce qu'il y a lacune de ce côté, que la vie oisive est frustrée dans ses espérances. En dernier lieu, en laissant dormir les activités altruistiques ou celles qu'on sent pouvoir être utiles de façon ou d'autre à

autrui, elle cause des maux analogues aux précédents : privé de certains plaisirs positifs d'un ordre élevé, difficiles à épuiser, l'homme se rejette encore davantage sur les plaisirs égoïstes, qui amènent de nouveau la satiété. Nous pouvons attribuer ces sentiments, et la lassitude et le mécontentement qui en résultent, à l'organisation sociale, qui fait affluer vers les classes régulatrices une part des produits assez forte pour permettre de grandes accumulations pourvoyant aux besoins de descendants inutiles.

Ce préjugé du riche en faveur d'arrangements si profitables en apparence à son confort et à ses plaisirs, lui cachant les peines indirectement attirées sur lui par de prétendus avantages, l'empêche en même temps de voir ce qu'il y a de dégradant à n'être qu'un consommateur inutile de ce que les autres produisent. Tout au contraire, l'idée qu'il est honorable de ne rien faire que s'amuser, et relativement déshonorant de passer sa vie à procurer aux autres les moyens de jouir, subsiste encore, quoique bien affaiblie. Ici encore, notre état social temporaire, les sentiments et les idées accompagnant cet état s'opposent à ce qu'on en puisse concevoir un autre, dans lequel ce qui semble aujourd'hui admirable sera jugé honteux.

HERBERT SPENCER.

(Introduction à la Science sociale, pages 279 et suivantes; Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-germain.)

ÉCHANGE

*ers quelle œuvre allez-vous, ô tristes renégats!
us vos maîtres sont lourds, plus vos maîtres sont gras,
us vous baissez le front, et le riche qui passe
blouissant vos yeux élargit la grimace
e vos lèvres blémies quémandeuses de pain.
ous dites : Celui-ci pourrait calmer ma faim,
ais le pain ne sort pas des entrailles des riches.
ettez-les et leur or le long des terres friches
uis comptez, l'an prochain, les têtes des épis.
auvres, vous êtes sots, pauvres, vous êtes pis;
ous ignorez le fait de la richesse humaine,
ous ne comprenez pas que la moisson prochaine
era faite d'efforts, de terre et de soleil
t que votre bonheur serait libre, pareil
celui des oiseaux qui chantent sur les hêtres,
pour la récolter, vous n'avez pas les maîtres
ui soldent vos efforts en vous cédant le gland.
puis, vous avez donc du verjus dans le sang !
ous avez méconnu les vertus nécessaires :
quelle heure irez-vous, pour boire dans vos verres,
endrier la boisson qu'il faut mettre dedans ?
auvres, vous êtes bons, pauvres, vous êtes grands,
os générosités s'épandent sans mesure,
os abnégations s'enflent de la rinqure
es plats que vous lavez à des maîtres heureux :
puis des milliers d'ans vous courbez devant eux
os membres disposés en poires d'abondance,
oujours, sans vous lasser, vous donnez en cadence
demain, si ça plait, vous donnerez en rang.
re, contre tous ces dons, vous ont légué leur bran.*

un homme intelligent et délicat s'avise sermentement d'être député après tout ce que la troisième République nous a montré, nous serons en droit de regretter qu'il égare ainsi ses dons et ne comprenne pas ce que le parlementarisme résume de paralysie des bonnes volontés et d'impuissance nationale. Si les quolibets sur la vétusté des Académies sont devenues surannés à force d'évidence, comment la vétusté de l'esprit parlementaire n'éclate-t-elle pas à tous les yeux et n'est-elle pas discréditée jusqu'à la scène de café-concert, risible aux enfants eux-mêmes? Peut-être parce que ses effets sont encore plus pernicieux que grotesques, et ôtent l'envie de rire.

C'est l'esprit parlementaire qui a pourri la conscience publique des Français, et rendu intelligible le véritable civisme. C'est le ferment des servilités, le dévoreur des initiatives, l'anévrisme menaçant de ce pays. Le jour où il se rompra, il entraînera dans sa débâcle le sang des consciences contemporaines. En attendant, il nous engorge. La nation, par une foule d'expériences tristes, sait qu'une Chambre ne peut, par le vice même de sa constitution, jamais choisir que les résolutions les plus basses : que, si l'honneur national a été mis en jeu, c'est dans ce lieu qu'il a toujours été compromis.

Dépendant des gens ambitionnent encore le titre de « représentant du peuple » et nous voyons les mêmes programmes niais et ronflants, le même duel entre malins et gobe-mouches. Le nombre des abstentions s'augmente, mais bien lentement. Le goût parlementaire est une rougeole qui s'élimine mal.

Si cependant ceux qui se présentent ont une autre pensée que celle d'émarger, de caser des parents, de voter mécaniquement avec la majo-